

le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Le garçon d'à côté

Katrina Kittle



Le Livre de Poche remercie les éditions Phebus qui ont autorisé la publication de cet extrait.

KATRINA KITTLE

Le Garçon d'à côté

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR NATHALIE BARRIÉ

PHÉBUS

Sarah

Chaque fois que Sarah repensait à ce matin-là, douze ans plus tôt, elle revoyait l'oisillon.

Elle avait cassé un œuf, mais au lieu du jaune, un embryon sanguinolent était tombé dans le bol. Devant ses yeux d'extraterrestre et son bec béant, elle avait eu un frisson. Et l'avorton de poussin, symbole de ce mauvais tournant dans sa vie, avait revêtu pour elle une importance toute particulière. Si c'était un présage, qu'annonçait-il et comment s'y préparer ?

L'oisillon, en plus de lui avoir fait passer l'envie d'acheter des œufs de ferme au marché local, lui avait rappelé le nid de rouge-gorge qu'elle avait découvert la veille dans le pommier. Elle y avait trouvé quatre œufs, aussi pâles et délicats que les décorations en sucre dont elle ornait ses pièces montées et qui faisaient sa réputation.

La vue du poussin mort lui avait donné l'idée d'aller vérifier si les œufs du rouge-gorge se portaient bien. Elle savait que ce n'était pas très raisonnable... Ses fils attendaient leur petit déjeuner, il pleuvait à verse, comme d'habitude dans l'Ohio au printemps, et puis le rouge-gorge n'avait certainement nul besoin d'aide.

Elle avait d'autres priorités : ce jour-là, elle devait préparer un plat thaïlandais pour douze personnes, commencer une pièce montée, et mettre au point des recettes pour le numéro de *Food and Wine* consacré aux salades complètes. La date butoir approchait. Bien que fort consciente de ces impératifs, elle sortit par la porte du jardin. Elle traversa en courant la pelouse détrempée et grimpa sur le banc qui se trouvait sous l'arbre. Effrayée par cette intrusion, la mère rouge-gorge poussa un cri strident et alla se percher plus haut. Sarah regarda le nid resté sec malgré l'averse, et les œufs qui, à son grand soulagement, y étaient blottis tels des bijoux dans un écrin. Quatre œufs parfaits, prometteurs, porteurs de vie.

Elle avait autrefois posé un regard semblable sur sa famille à elle.

Les œufs et le poussin avorté lui rappelèrent la tâche plutôt simpliste qui lui avait été assignée, deux ans plus tôt, dans son groupe de soutien, juste après la mort de Roy, son mari. La conseillère lui avait demandé de trouver, chaque matin, trois choses éveillant en elle un sentiment de gratitude. Elle avait bien précisé que ses deux enfants ne comptaient pas : ils faisaient partie... « des acquis ».

Tandis que Sarah cherchait un objet digne de gratitude, le rouge-gorge lui adressa de petits cris alarmés. Malgré sa fatigue et ses regrets, elle refusa de lâcher le morceau. Elle y arriverait, elle parviendrait bien à réunir trois bienfaits ! Elle scruta la cour d'un œil attentif, comme si elle la découvrait soudain. Elle regarda le vieux bac à sable où ses garçons devenus grands ne jouaient plus et le jardin, avec sa terre fraîchement retournée, aussi sombre qu'une forêt-noire.

Elle se dit que si la pluie s'arrêtait un jour, elle se mettrait à semer.

Sans cesser de scander ses avertissements rythmés, la mère rouge-gorge se rapprocha du nid. Ne voulant pas l'inquiéter davantage, Sarah descendit du banc. Elle s'agrippa à une branche pour ne pas perdre l'équilibre, et en un éclair, le rouge-gorge fondit sur elle. Elle retira la main, mais pas assez vite pour éviter le coup de bec, et la montée d'adrénaline qui l'accompagnait. Le rouge-gorge s'abattit une nouvelle fois sur elle avant de se réfugier, avec un air de défi, dans son nid. Elle examina la blessure. Une goutte de sang jaillit sur le dos de sa main, bientôt diluée par la pluie. Quand elle ferma le poing, la plaie se remit à saigner. Sa main lui faisait mal, mais cette douleur sourde lui semblait presque bénéfique, car elle venait de l'extérieur, et non plus d'elle-même. Elle frissonna, consciente d'être trempée et gelée, de la chair de poule sur sa peau et de ses tétons durcis. Elle ressentait quelque chose... Elle était vivante.

Voilà. Ça, c'était un bienfait. Elle leva les yeux vers l'arbre pour remercier l'oiseau d'avoir réveillé ses sensations. Ce pommier appartenait à son plus jeune fils, Danny, qui avait onze ans. Roy et Sarah avaient planté un arbre pour chacun de leurs fils, dans l'idée que, selon la tradition, les branches leur serviraient de dais nuptial quand ils se marieraient. Danny était aussi tendre et heureux de vivre que les fleurs de l'arbre en avril, mais depuis quelque temps il lui rappelait plutôt l'acidité du fruit sauvage. Il avait changé. Ils avaient tous changé. Et elle ignorait comment arrêter ce processus, pour que la famille redevînt comme avant.

Elle traversa la cour, sous la pluie, jusqu'au cornouiller de Nate et en toucha le tronc. Cela faisait presque dix-sept ans que cet arbre avait été planté. Il était à présent plus grand que le jeune homme.

Dieu merci, Nate allait pouvoir retourner au lycée ; tiens, un second bienfait. Il avait déjà été exclu à deux reprises cette année pour avoir séché les cours. La prochaine, ce serait le renvoi. Il ne s'était fait prendre que deux fois, en fait. Elle savait qu'il n'en était pas à son coup d'essai : elle l'avait déjà surpris en plein milieu d'une journée d'école. Un jour qu'elle était partie se recueillir sur la tombe de Roy à Temple Israel, elle avait été choquée de trouver quelqu'un qui fumait à même la pierre tombale. Mais après avoir reconnu Nate, elle s'était éclipsée. Elle ne lui en avait jamais parlé, ne l'avait pas grondé. D'après le nombre de mégots accumulés au pied de la tombe, elle savait qu'il s'y rendait souvent. Heureuse d'avoir levé le voile sur cet aspect de la vie de l'adolescent, elle n'avait jamais mentionné les mégots, de peur qu'il n'en fit disparaître les traces. Sans compter qu'il renoncerait sans doute à ces visites si elle lui signifiait son approbation. Depuis quelque temps, il interprétait ses moindres paroles comme autant d'insultes et y répondait par l'invective. C'était pour cela que ce matin, elle lui préparait ses burritos préférés. En espérant que cette offrande scellerait un pacte de paix.

La porte qui donnait sur le jardin s'ouvrit et Nate apparut sur le seuil.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? Ça fait des plombes que t'es dehors.

Elle se mit à rire. Une sensation d'excitation vaguement familière, faite d'attente et d'espoir – oui, d'espoir –

la parcourut, mais très vite, elle renonça à son désir de se confier à Nate et regagna la cuisine. Il ne la quitta pas des yeux pendant qu'elle essuyait ses cheveux et ses habits à l'aide d'un torchon. Une fois de plus, son cœur se serra lorsqu'elle se rendit compte qu'elle devait désormais lever la tête pour voir son visage. Ses yeux verts, si semblables à ceux de Roy, soutinrent son regard, puis se détournèrent, et une rougeur empourpra ses taches de rousseur. Il avait aussi les mêmes cheveux raides, couleur de pain d'épice, que son père. Danny, lui, avait hérité des épaisses boucles brunes de sa mère.

Nate se versa du café. Il emporta sa tasse au salon avec le journal, qu'il déploya sur la table basse.

Après avoir enfilé des vêtements secs et pansé sa main, Sarah retourna à la cuisine. Cette grande pièce rouge tomate était la seule partie moderne, entièrement refaite de la vieille maison. Elle et Roy avaient abattu un mur et ouvert l'ancienne cuisine sur une des chambres du rez-de-chaussée. En matière d'équipement moderne, c'était ce qu'il y avait de mieux, avec ses deux grands comptoirs de marbre bleu, chacun muni d'un évier, ses deux réfrigérateurs de taille industrielle, son double four et sa remise qui servait de garde-manger, avec ses étagères qui couvraient toute la surface des murs.

Sarah cassa de nouveau six œufs en prenant bien soin d'inspecter le jaune avant de les battre ; l'avorton de poussin lui restait à l'esprit. Elle remplit quelques tortillas d'un mélange de sauce salsa maison, d'œufs brouillés et de fromage, le tout complété de quelques tranches d'avocat.

— Voilà, annonça-t-elle en tendant son assiette à Nate, au salon.

— Des œufs ? grimaça-t-il, comme si elle les lui avait servis crus.

— Si tu n'en veux pas, il y a des bagels ou des céréales, répondit-elle en s'efforçant de garder un ton léger, mais sa joyeuse détermination commençait à s'évanouir.

Danny entra en bâillant, ses épaisses boucles brunes dressées sur sa tête comme des piquants de porc-épic. Elle lui passa la main dans les cheveux et posa une assiette devant lui, sur l'un des comptoirs. « Des burritos ? Chouette ! » Il se mit aussitôt à manger, sans même prendre la peine de s'asseoir. Son grand sourire faisait plaisir à voir en ce début de journée : au moins arrivait-elle encore à contenter quelqu'un.

Elle s'appuya à l'embrasure de la porte, d'où elle pouvait voir à la fois la cuisine et le salon, pour siroter son café. Nate mangeait les œufs répugnants, tout en feuilletant la rubrique sportive du journal. Elle n'en prit pas, encore troublée par l'image des minuscules poings griffus de l'oisillon.

Roy lui manquait tout le temps, mais le matin en particulier. Les jours où il partageait le petit déjeuner avec les enfants avaient toujours donné lieu à de petites fêtes, mélis-mélos de crêpes, gaufres, blagues à deux sous et histoires insensées rapportées des urgences de l'hôpital où il travaillait. Elle effleura de la main le mur brillant qu'il l'avait aidée à peindre. Elle se souvenait d'en avoir choisi la couleur en fonction de celle d'une vraie tomate, clin d'œil à ce qui, pour elle et Roy, était devenu un rituel d'été : emporter dans le jardin une salière et manger la première tomate mûrie sur pied, tout juste cueillie. Et elle se rappelait le goût de leur baiser, mêlé de jus acidulé.

Assez. À quoi bon ressasser tout ça ? Elle rentra dans la cuisine où Danny déjeunait, toujours debout. De la main gauche il tenait un cahier d'exercices, et de la droite il mangeait.

Sarah lui toucha le bras.

— Assieds-toi pour déjeuner.

Il lâcha un soupir.

— Je dois bosser. Si j'arrive à faire des phrases avec ces mots, je gagnerai des points, tout à l'heure, au contrôle.

— Je vais t'aider, mais assieds-toi, au moins.

Il obtempéra. Il fallait se mettre à la place d'un élève de son âge, mais les mots étaient assez simples. *Réviser. Tromper. Secourir.* Par-dessus l'épaule de son fils, elle regarda le reste de la liste.

— *Épiphanie* ? En voilà un qui est dur.

Surprise par la difficulté, elle vérifia le titre du cahier d'exercices. Oakhaven, quartier riche de Dayton, était réputé pour ses excellentes écoles, mais il était frustrant de constater que le niveau semblait trop haut pour Danny et trop bas pour Nate.

— Peux-tu imaginer une phrase avec le mot « épiphanie » ?

— T'occupe pas de celui-là. Quand il y a une étoile, c'est pour les grosses têtes, pas pour les nuls comme moi.

— Mais tu n'es pas nul ! – Sarah eut la gorge serrée. Danny secoua la tête.

— Je suis dans le troisième groupe, celui des attardés. *Pifanie*, enfin bon, le truc que t'as dit, c'est juste pour ceux du premier groupe...

Elle sentit une douleur dans sa poitrine, comme si une vieille blessure se réveillait. De ses garçons,

Danny restait évidemment le plus marqué par la mort de Roy. Au cours de ces deux dernières années, toute confiance en lui, tout sens de sa propre identité l'avaient abandonné. De plus, depuis quinze jours, il semblait avoir aussi perdu son meilleur camarade de classe. Et il n'avait pas tant d'amis que cela.

— Tu n'es pas attardé, Danny. Je ne veux plus jamais t'entendre dire ça.

Il haussa les épaules et se replongea dans son cahier d'exercices.

— On t'a passé les cours que tu as ratés ? demandait-elle du seuil de la porte à Nate.

— Ouais – il ne détacha pas les yeux de son journal. Il y a un contrôle de chimie que je ne pourrai pas rattraper, mais comme j'ai bien assuré à tous les autres contrôles, j'aurai une super moyenne. Ce soir avant l'entraînement, j'irai chez Mackenzie, elle m'aidera à récupérer les cours.

Un poids s'abattit sur les épaules de Sarah. Pourquoi, mais enfin pourquoi fallait-il qu'il la soumette à ça ?

— Non, Nate. Tu connais la nouvelle règle.

Nate la regarda avec l'expression de mépris qu'elle lui voyait, ces temps-ci, au moins dix fois par jour. Le genre de regard réservé à une folle qui, en prime, dégagerait une odeur pestilentielle.

Abandonnant la rubrique sportive, il referma d'un coup sec son journal et le jeta sur la table basse.

— Et pourquoi pas ?

— Ses parents ne rentrent qu'à vingt-deux heures.

— Je pensais que cette règle s'appliquait à Tony !

— Non, c'est à toi qu'elle s'applique. Je me fiche de Tony.

Elle parvint à ne pas élever la voix, mais elle avait les joues en feu. Il savait déjà tout ça. Pourquoi éprouvait-il encore le besoin de lui faire endosser ce rôle ingrat ?

— Qui est Tony ? demanda Danny.

— Alors, ça veut dire que je ne peux pas sortir ? Je n'ai pas le droit ?

— Ne fais pas celui qui tombe des nues.

Nate ne se serait jamais comporté ainsi en présence de son père, qui pourtant s'était rarement chargé de la discipline ; même avant de partir pour de bon, il n'était généralement pas là assez longtemps. Ils s'y étaient habitués, comme d'autres familles de médecin le font. Pourtant, avec le recul, on eût dit que de son vivant, il n'y avait aucun problème de discipline, à croire que tout n'avait été qu'aventure et amusement. Sans lui, Sarah se sentait maintenant égarée dans un rôle de harpie, de mégère. Elle prit une profonde inspiration.

— Comme on l'a décidé après ton rendez-vous chez le juge, tu n'as droit à aucune visite chez un copain, sauf sous la surveillance d'un adulte, pendant un mois. Au minimum. Si tu continues...

— Écoute, Mackenzie ne peut pas blairer Tony, d'accord ? Il n'y sera pas.

— Quel Tony ? demanda Danny. Tony Harrigan ?

— Eh bien, c'est tout à l'honneur de Mackenzie. Je ne l'en apprécie que davantage. Mais quoi qu'il en soit, toi...

— Tony Harrigan ? répéta Danny.

— Oui, Tony Harrigan ! aboya Sarah. On n'en connaît pas d'autres, que je sache !

Danny prit un air penaud et elle se sentit aussitôt coupable. Elle respira profondément.

— N'interromps pas la conversation, Danny, s'il te plaît. Tu sais que ça me rend folle.

— C'est avec Tony que tu as séché les cours ? demanda Danny à Nate.

— C'est faux ! s'écria Nate à l'intention de Sarah, comme si c'était elle qui le lui avait demandé. J'étais tout seul. Mais tu t'en fiches. T'as pris le parti de le détester après sa soirée, c'est tout. Tu fais toujours des généralités sur les gens sans aucun fondement.

— Très bien, la discussion est close.

Elle ne voulait pas se mettre à crier elle aussi. Et si elle avait cédé à son humeur, elle aurait perdu pour de bon.

— Ça fait chier !

En se levant, Nate heurta la table et renversa son café dans la sous-tasse. Elle aurait voulu lui lancer le reste du breuvage à la figure. Il monta les escaliers bruyamment.

Elle regarda son jeune fils et le cahier d'exercices resté ouvert.

— Oh, fit Danny. Tony a fait une soirée, pas vrai ? Celle où Nate s'est fait..., hésita-t-il. Où la police l'a ramené à la maison ?

Elle tenta de s'armer de patience, mais cette nouvelle habitude qu'avait son cadet de poser des questions auxquelles il connaissait déjà la réponse l'exaspérait.

— Oui, répondit-elle, sur un ton qu'elle s'efforçait de garder calme. Tu sais bien que ça s'est passé à la soirée de Tony. Maintenant, finis ton petit déjeuner, chéri.

Danny parut satisfait. Comment pouvait-il l'être juste après s'être fait rabrouer et quand chaque nouvelle journée débutait par une dispute ? Peut-être ne

quémandait-il qu'un peu d'attention ? Décidément, il restait du pain sur la planche pour arranger tout ce qui n'allait pas...

Elle secoua la tête et se versa une nouvelle tasse de café. Chaque matin, elle se disait la même chose.

Nate avait pris une cuite au cours d'une de ces soirées, fort rares depuis la mort de Roy, où elle s'était retrouvée seule à la maison. Ce soir-là, Danny était resté dormir chez son ami Jordan et, plongée jusqu'au menton dans un bain moussant, elle avait bu d'affilée trois vodkas orange. Oubliant une colère alimentée par sa propre démesure, elle pensa à Roy. Il n'avait tout de même pas fait exprès d'avoir un cancer. Pour la première fois, elle avait pensé à lui sans pleurer, ce qui lui donna le courage de s'aventurer au cœur de certains souvenirs dont la chaleur envahissante ne devait rien ni à l'eau du bain, ni à la vapeur sur les murs. Au moment où elle avait glissé les mains sous la mousse, des policiers avaient frappé à la porte : ils ramenaient Nate, ivre mort, de chez Tony.

Il était déjà assez désagréable d'être interrompue, mais se retrouver face à des policiers était pire encore. Échevelée, rougissante, serrée dans son peignoir, elle se sentit jugée : comme s'ils avaient jaugé sa légère ivresse et deviné ce qu'elle était en train de faire. Nate, quant à lui, était bien trop mal en point pour remarquer quoi que ce soit. Il avait passé le reste de la nuit à vomir.

Le pire, c'était le tribunal pour mineurs. Contrairement au père de Tony, Sarah avait refusé de plaider la clémence. Elle se plaisait à penser que si Roy avait été là ils auraient agi de même, et que, précisément parce qu'il n'était pas là, la punition devait être assez sévère

pour que ce genre de bêtises ne se reproduise plus. Ce jour-là, au tribunal, une remarque de Nate avait marqué son cerveau au fer rouge : « J'aurais préféré que ce soit toi qui meures. »

Ce qu'il ne comprenait pas, c'était qu'elle aurait bien voulu mourir. Si elle avait pu, elle serait volontiers partie à la place de Roy. Elle aurait fait tout ce qui était en son pouvoir pour le sauver. Et les mots de Nate chuchotés à son oreille attisaient encore ses regrets. Elle lui pardonnait pourtant. Elle se rappelait avoir dit à sa propre mère qu'elle la détestait, mais ce sentiment, si sincère sur le moment, n'avait pas duré. Le souvenir de son ingratitude la peinait et elle espérait qu'un jour Nate aussi s'en mordrait les doigts. De tels propos n'en restaient pas moins terribles à entendre et rien que d'y penser, les larmes lui montaient aux yeux.

Elle laissa Danny s'acharner sur sa liste de vocabulaire et débarrassa la cuisine. En ôtant les restes de l'assiette dans l'évier, elle ne put se résoudre à faire passer le poussin dans le broyeur. Elle l'enroba dans le plastique des tortillas et le jeta à la poubelle.

Quand Nate redescendit, elle lui proposa de l'emmener en voiture à l'école. Il pleuvait des cordes. Le lycée se trouvait au bout de la rue, mais elle ne voulait pas rester sur une dispute. Il ne répondit même pas. L'ignorant complètement, il se contenta de franchir la porte d'entrée. Elle aurait voulu le réduire en bouillie.

— Et toi, Danny ?

— Non, ça ira, j'aime bien la pluie. Merci quand même.

De nouveau, elle eut les larmes aux yeux quand il l'embrassa avant de sortir. Lui, au moins, portait un imperméable et avait un parapluie. Son frère était parti avec la capuche de son sweat pour seule protection. Il serait trempé et aurait froid toute la journée. Elle eut des remords. Elle aurait dû l'en empêcher. Quelle mauvaise mère elle faisait !

Depuis le perron, elle regarda Danny remonter le boulevard à pied. Son école était à deux rues de là, à l'opposé du lycée. Il n'y avait pas de bus à Oakhaven, la ville était trop petite. Danny lui fit un signe de la main avant de disparaître au coin de la rue.

De retour dans la cuisine, elle se mit aussitôt à l'œuvre. D'habitude, découper des légumes la plongeait dans une humeur méditative. Des envies de recettes, de nouvelles idées lui venaient à l'esprit. Mais ce matin, alors qu'elle hachait les oignons, passait l'ail au pressoir et râpait le gingembre pour son curry, le charme n'opéra pas. L'oisillon mort l'obsédait. Qu'avait-elle donc ? Pourquoi cet oiseau l'avait-il tant troublée ? Était-ce sa dispute avec Nate qui l'affligeait ?

Elle mit de l'huile à chauffer dans un poêlon à large bord et y jeta les ingrédients coupés en morceaux. Une fois par mois, elle préparait ce plat pour un club de lecture, l'un de ses meilleurs clients.

Après avoir travaillé dans les cuisines de *L'Auberge*, un quatre étoiles, elle avait décidé de monter sa propre affaire. C'est ainsi que, dans cette même maison, était née *La Table Dressée*, alors que Nate était encore bébé. Quand Danny entra en maternelle, elle s'installa en tant que traiteur au centre-ville. Des centaines de clients venaient à *La Table Dressée* pour y choisir leur déjeu-

ner sur un menu chaque jour renouvelé. Au début de la maladie de Roy, Sarah avait fermé boutique, puis à sa mort elle avait vendu le fonds de commerce. Aujourd'hui, *La Table Dressée* reprenait du service depuis son domicile. Mais elle regrettait l'animation, les échanges avec ses clients fidèles : danseurs de la troupe de Dayton, cireurs de chaussures de l'hôtel *Sheraton*, juristes de l'entreprise voisine...

Gwinn Whitacre, l'une de ses anciennes employées qu'elle avait pu garder à mi-temps, voulait la convaincre de rouvrir la boutique. Malgré sa nostalgie, c'était hors de question : elle se trouvait déjà bien assez débordée. « Il faut aller au plus simple », murmura-t-elle à voix haute en ajoutant les champignons, le poivre doux et la citronnelle, qu'elle mélangea prestement dans le poêlon. C'était ce que son père lui avait inculqué. Mais en était-elle seulement capable ?

Pendant la cuisson, il lui fallait d'ailleurs vérifier combien de fleurs en sucre étaient prêtes pour la pièce montée. Il était temps qu'elle s'occupe du mariage de la fille de Debbie Nielson. Après un dernier coup de cuillère dans le poêlon, elle se précipita à la cave. Dans un coin, Klezmer, le lapin noir et blanc de son fils, la regardait derrière les barreaux de sa cage, en clignant des yeux dans la lumière. De l'autre côté du congélateur, des Tupperware pleins de fleurs en pâte à sucre étaient empilés sur les étagères. Debbie avait commandé un gâteau en pain d'épice à trois étages, fourré praline abricot. En décoration, elle prévoyait un glaçage blanc cassé assorti à la robe de la mariée. Au début, elle avait suggéré de mettre de vraies fleurs – celles du bouquet de sa fille –, mais Sarah l'en avait dissuadée. Il y aurait toujours quelqu'un pour les

manger, surtout dans une réception de cette ampleur, et elles auraient gâché le goût. Il avait donc été décidé que Sarah et Gwinn recouvriraient généreusement le tout de guirlandes d'hortensias, de roses, de fleurs de lilas et d'oranger en pâte à sucre. Quelques mois plus tôt, elle s'entendait encore dire à ses élèves : « N'attendez pas la dernière semaine pour commencer à faire les fleurs de votre gâteau. Elles peuvent se conserver six mois, à l'abri. Avec un peu d'organisation et de temps devant vous, vous arriverez à réaliser de vrais chefs-d'œuvre. »

Oui ! Avec un peu d'organisation. Elle passa en revue les étiquettes. Les fleurs de lilas, les roses en fleur et en bouton que Gwinn avait confectionnées ne manquaient pas. À son tour de se mettre aux hortensias. Bien qu'en retard sur son programme, elle s'en réjouissait d'avance. Elle irait acheter de vrais hortensias pour les observer de près, puis détacherait un à un les pétales pour en copier la forme. Elle tirait une grande fierté de ses créations botaniquement exactes, aux pétales aussi minces que ceux des fleurs naturelles.

Mais avant d'aller chez le fleuriste, il fallait vérifier s'il restait assez de ficelle et de ruban adhésif pour composer les bouquets. En déplaçant une boîte, un rouleau lui échappa et alla se loger près de la cage du lapin, derrière la litière. Elle poussa un juron et le ramassa. C'est alors qu'elle vit, sous le tas de paille, un magazine qui dépassait. Le cœur lourd, elle le tira de sa cachette et le retourna. Un *Hustler*.

Elle essaya de contenir la colère qui montait. *Respirons.* Elle ouvrit le magazine et l'image d'une femme penchée, jambes écartées, s'offrit à sa vue.

Respirons. Respirons. Qu'était-elle censée dire là-dessus ?

Elle fut tirée de sa contemplation par les crépitements venant de la cuisine. « Merde ! » Elle y courut, abandonnant le magazine sur le comptoir pour remuer le mélange dans le poêlon fumant. Quelques poivrons avaient pris au fond, mais elle parvint à récupérer le reste.

« Récupérer ». Hmm. Un bon mot de vocabulaire pour Danny.

Elle ajouta le lait de noix de coco, le nuoc-mâm et la pâte de poivrons rouges, mais un poids lui restait sur l'estomac.

Deux mois plus tôt, elle était tombée sur un *Playboy* dans la chambre de Nate et sur des préservatifs dans la poche de son jean, en voulant le laver. Cela ne l'avait pas étonnée outre mesure. Après tout, il avait seize ans, presque dix-sept. Ni vraiment surprise, ni contrariée, elle se sentait plutôt triste d'avoir à explorer ce nouveau territoire sans Roy. Mais un *Hustler* ? Même si elle se fichait un peu qu'il en possédât un, avait-il besoin de le laisser traîner juste à l'endroit où Danny ne manquerait pas de le trouver ? Épuisée d'avance à l'idée d'en parler à Nate, étant donné les problèmes qu'ils avaient déjà, elle fut tentée de passer outre.

Elle sortit le poêlon du feu et le couvrit. Désormais, il ne manquait plus que les fruits de mer. C'était justement l'heure d'ouverture du marché qui ravitaillait les restaurants du coin.

Toute la matinée, dans la voiture, puis pendant ses emplettes, la pensée de Nate l'accompagnait. Elle cherchait les meilleurs produits. Les coquilles noires des moules auraient fait un beau contraste sur la sauce

rose, mais elle jeta son dévolu sur des crevettes et du flétan. Il n'y aurait qu'à pocher les fruits de mer pendant la cuisson du riz.

Sur le chemin du retour, elle ne pouvait chasser Nate de son esprit. C'était à lui qu'elle pensait en longeant le terrain de golf d'Oakhaven et en passant devant la maison accueillante, baignée par le soleil, de son amie Courtney Kendrick. Elle avait toujours aimé cette maison jaune avec ses volets pervenche, assortis au bardage en bois. Les Kendrick y avaient emménagé quatre ans plus tôt.

Elle ralentit.

Se souvenant tout à coup qu'elle n'était parvenue à réunir que deux bienfaits jusque-là, elle choisit Courtney pour compléter la liste. Son amie lui avait témoigné une véritable dévotion dans les mois qui avaient suivi la mort de Roy. Elle l'avait aidée à remonter la pente.

En contemplant la belle demeure, Sarah se souvint de ses coups de fil quotidiens.

— Bonjour, quels habits portes-tu aujourd'hui ?

— Je ne suis pas habillée.

— Tu devrais mettre le joli pull vert et le pantalon noir que tu avais à la journée « portes ouvertes ». Habille-toi et viens me rejoindre au *Starbucks*, sur Brown Street.

— Non..., je ne peux pas.

À l'époque, le moindre effort lui semblait insurmontable.

— Mais si, tu peux. Je viens te chercher. J'ai une pause dans une heure. Habille-toi.

Et si elle n'avait pas le courage d'obéir, Courtney arrivait, la forçait à se vêtir, la prenait par la main et

l'emmenait boire un café, l'obligeant à reprendre une vie normale.

Elle l'appelait pour des raisons diverses : « Qu'as-tu mangé aujourd'hui ? », « Je t'emmène chez le coiffeur », « Aujourd'hui, on va au garage faire la vidange », ou encore : « Comment Danny va-t-il s'habiller pour la photo de classe, demain ? »

Luttant contre les larmes, Sarah cligna des yeux.

C'est alors qu'à travers le rideau de pluie elle vit bouger quelque chose.

Le fils de Courtney, Jordan, sortait de l'allée du garage et se dirigeait seul vers la route. Il était dans la classe de Danny, en CM2. Jusqu'à ces deux dernières semaines, ils étaient les meilleurs amis du monde, mais ils s'étaient disputés et ni Sarah ni Courtney n'étaient parvenues à connaître le fin mot de l'histoire. Elles en étaient peinées toutes les deux. Jordan était un drôle de gamin, timide et réservé, mais Sarah avait un faible pour lui. Elle ne savait que trop bien que Danny, lui aussi, était timide et peu sociable ; l'un sans l'autre, les deux garçons risquaient de rester complètement à l'écart.

Avant même que Danny eût été conçu, elle s'était souvent demandé tout haut : « Que ferons-nous si les autres rejettent cet enfant ? » Roy l'embrassait alors en disant : « Eh bien, nous lui donnerons encore plus d'amour, parce qu'il en aura besoin. »

De son côté, Courtney s'inquiétait sérieusement pour Jordan. La veille encore, elle avait annoncé à Sarah qu'elle et Mark allaient lui faire passer des tests médicaux. Ils se demandaient s'il ne souffrait pas du syndrome d'Asperger, qui causait des problèmes de communication semblables à ceux dont il souffrait.

Il pleuvait des trombes et Sarah savait bien que Jordan était en retard de plus d'une heure pour l'école. Elle arrêta la fourgonnette à sa hauteur, au bout de l'allée. Il se figea et la regarda, serrant fort sur sa poitrine son sac à dos vert, comme s'il avait peur qu'on le lui arrache. La pluie plaquait ses cheveux blonds sur son front. Sarah ouvrit la vitre.

— Qu'est-ce que tu fais dehors, par ce temps ?

Il la regarda et dit sur le ton de l'évidence :

— Je vais à l'école.

Sarah se sentit bête.

— Où est ta maman ?

— Au travail.

Courtney était gynécologue obstétricienne au Miami Valley Hospital, où Roy avait travaillé ; elle possédait aussi son propre cabinet.

Sarah fronça les sourcils. D'habitude, c'était Courtney qui conduisait Jordan, le matin, à l'école.

— Eh bien, il semblerait que je tombe à pic. Monte, je vais t'emmener.

Chose étrange, il resta planté là, indécis. La pluie perlait sur ses cils, ruisselait sur son visage, le long de ses oreilles et de ses bras jusqu'au bout des doigts, mouillant la parka bleue jusqu'à la doublure. Mais il ne bougea pas d'un pouce. Elle se rappela le contact agréable de la pluie froide sur sa peau, quelques heures plus tôt, et entrevit sur le visage du garçon quelque chose de familier. Comme une résolution nouvelle. Le vent tourna et la pluie s'engouffra par la vitre ouverte, arrosant la manche de Sarah.

— Allons, viens, suggéra-t-elle, avec le plus de douceur possible.

Contournant le véhicule, il se dirigea vers le côté passager. Il posa son sac par terre et monta.

— Ton père aussi est au travail ? demanda-t-elle.

De la tête, il fit signe que oui. Mark dirigeait Kendrick, Kirker and Co., une grosse entreprise de relations publiques.

— Comment se fait-il que tu sois aussi en retard à l'école ?

Jordan haussa les épaules et regarda par la fenêtre.

— Je me suis rendormi.

— Ta maman t'a laissé seul ?

— Elle était de garde. Elle a eu une urgence.

— Bon, eh bien, ne t'en fais pas, on y sera bientôt – elle attrapa une serviette de table blanche sur le dessus de la pile qu'elle avait préparée, sur la banquette arrière, pour le déjeuner. Tiens, essuie-toi.

Alors qu'elle manœuvrait pour sortir de l'allée, il prit la serviette et la garda à la main un moment, avant de s'essuyer le visage.

Tout en restant vigilante – par deux fois, elle avait failli heurter un cerf sur cette route –, elle tenta de susciter un brin de chaleur chez ce garçon. Elle ne savait jamais s'il était d'une timidité extrême ou s'il avait tout simplement horreur de lui parler, mais elle essayait toujours d'y mettre du sien ; elle ne pouvait l'ignorer complètement en conduisant. Il lui semblait cruel de garder le silence.

— Je vais encore faire un repas pour vous vendredi soir, dit-elle, en pensant au curry de poulet accompagné de nouilles sauce au poivre et citron vert qu'elle allait préparer, le lendemain, pour une tablée de six personnes chez les Kendrick, Mark recevant des clients avec leur conjoint.

Jordan ne répondit pas.

— Ces dîners doivent être ennuyeux, non ? — elle tentait désespérément de rompre le silence et de lui être agréable. Y a-t-il parfois des enfants de ton âge, ou seulement des adultes ?

En regardant droit devant lui, Jordan murmura :

— Il y a des enfants.

— Ah, tant mieux. Et tu t'entends bien avec eux ?

Il haussa les épaules, déplia la serviette et s'y enveloppa comme s'il avait froid. Le voyant ainsi drapé de blanc, elle se rappela que ses camarades d'école l'avaient surnommé « l'ange ». C'était en partie dû au fait qu'il était le favori de la maîtresse, mais aussi à un incident dont elle avait été témoin, à l'école, lors de la répétition de la chorale pour le concert de Noël, rebaptisé « concert des vacances » en concession aux familles non chrétiennes comme la sienne. Elle se revoyait dans le gymnase, parmi les enfants de la classe de Danny, qui attendaient leur tour pour monter sur scène. Ils regardaient des enfants plus jeunes chanter *Douce Nuit* quand tout à coup l'éclairage révéla un groupe de petites filles qui, déguisées en anges, composaient un tableau vivant. À ses côtés, Jordan avait dit : « J'aimerais être un ange. » Il avait une drôle de façon de sortir ce genre de phrases en s'adressant à personne en particulier, et la plupart du temps, elle avait l'impression qu'il pensait tout haut, malgré lui. Elle était convaincue qu'il n'avait pas eu l'intention de s'exprimer à haute voix ce soir-là, car aussitôt il s'était mis à rougir, sous les rires et les quolibets des camarades qui l'avaient entendu.

— Hou hou, s'était moqué Billy Porter, Jordan voudrait avoir des ailes et porter une robe !

— Tais-toi, avait lancé Danny.

Sarah avait ramené le calme dans la classe, réprimandé Billy et, par la suite, félicité Danny d'avoir défendu son ami. Mais cinq mois plus tard, le surnom lui était resté.

Un soupir de Jordan lui rappela qu'il était là, assis à côté d'elle. Elle le regarda. Les yeux fermés, il appuyait sa tête contre le dossier.

— Ça ne va pas ? Tu ne te sens pas bien ? demanda-t-elle.

Elle tendit la main et lui toucha le front. Elle eut juste le temps de sentir qu'il était brûlant avant qu'il se dérobe.

— Mais tu as de la fièvre, tu es malade !

Jordan arracha soudain la serviette qui le drapait et s'assit très droit.

— Arrêtez-vous ! s'exclama-t-il en désignant de la tête une station-service au coin de la rue. Il faut que j'aille aux toilettes.

— Tout de suite, répondit Sarah en lui jetant un regard oblique.

Avait-il envie de vomir ? La fourgonnette fit une embardée sur le gravier qui jonchait le sol de la petite station et Jordan agrippa le tableau de bord, blanc comme un linge.

— Oh, mince. Ils sont fermés. Mais on peut toujours...

— Il y a des toilettes, là-bas, dit Jordan, le doigt pointé.

— Oh, non, mon petit, n'y va pas...

Il ouvrait déjà la portière.

— Jordan, elles sont trop sales. Peux-tu attendre deux minutes ? On va trouver des cabinets plus propres.

Il se glissa dehors, genoux flageolants. Il prit son sac à dos, puis hésita. Il jeta un regard vers les toilettes, puis vers Sarah et reposa son sac dans le véhicule.

— Tu as besoin d'aide? demanda-t-elle, mais il secoua la tête.

L'air tracassé, les yeux fixés sur le sac, il finit par claquer la portière. Puis, titubant jusqu'aux toilettes, il ferma la porte derrière lui. Sarah releva la capuche de son imperméable et le suivit.

— Je suis là, dehors, lança-t-elle, impuissante.

Elle aurait voulu l'accompagner, mais Dieu sait ce qu'elle aurait pu faire pour l'aider et l'endroit était trop exigü pour deux personnes. Pauvre petit, obligé d'avoir recours à un de ces infâmes réduits... Elle se demanda s'il n'était pas plutôt pris de coliques, car à sa place elle aurait préféré vomir là, dehors, sur le sol du parking.

Quand le vent rabattit la pluie sur elle, elle s'abrita sous l'avant-toit de la station-service. Un jack russell émergea de sous un banc près de la porte d'entrée, en remuant son petit bout de queue. Elle le gratta derrière les oreilles, sans lâcher des yeux la porte des toilettes.

Jordan était trop mal en point pour aller à l'école. Heureuse de pouvoir rendre service à son amie, elle allait le ramener chez elle et appeler Courtney. Comment se faisait-il qu'elle soit partie si vite en le laissant seul et, à l'évidence, malade? Cela ne lui ressemblait pas du tout. D'habitude, elle était plutôt du genre mère poule. Quand les Kendrick étaient arrivés, quatre ans plus tôt, la plupart des professeurs et des parents s'étaient demandé avec quelque inquiétude si Courtney n'était pas trop exigeante. Elle n'avait

cessé de poser des questions à la réunion de début d'année : Y avait-il eu des cas de racket ? Les enfants étaient-ils surveillés dans les vestiaires ? Pouvait-on remplacer les cours d'EPS après l'école par des cours d'arts plastiques ? Tous comprirent mieux ses craintes quand ils connurent Jordan, si petit, si timide ; un vrai solitaire, se dérochant aux invitations, quelque peu forcées, de ses camarades. La plupart des adultes le trouvaient agréable, bien qu'il ne rentrât pas dans le moule. Lecteur vorace, il était intelligent et souvent perdu, semblait-il, dans son monde à lui. Depuis son arrivée, il gagnait tous les ans le concours d'orthographe.

Sarah était peinée de constater que ses camarades ne l'appréciaient pas. Au début, Danny avait eu spontanément de la sympathie pour lui, sans que Roy ou elle interviennent, mais depuis peu, en dépit de sa gentillesse habituelle, il s'était mis à le critiquer. Sarah avait essayé de lui parler – que s'était-il passé ? S'étaient-ils disputés ? –, mais il se contentait de dire que Jordan était « méchant » avec lui. Et Courtney n'avait rien pu tirer de son fils, sinon que Danny « ne l'aimait pas ».

Les deux mères s'étaient vues la veille au soir. Elles s'étaient organisées pour faire garder les enfants et avaient décidé d'aller dîner toutes les deux au *El Mesón*, leur restaurant préféré. Avant même qu'elles aient fini l'entrée, le propriétaire et le cuisinier s'étaient présentés à leur table pour leur recommander des plats et leur offrir une dégustation de leurs toutes dernières créations, curieux de savoir ce qu'en pensait Sarah.

— C'est amusant de venir ici avec toi, plaisanta Courtney quand ils les eurent laissées seules, tu es célèbre.

— Oh, juste auprès des gens du métier... Et pour ce qui est de cuisiner, ces gens-là sont de vrais génies !

Après avoir bu un verre de sangria et dégusté la meilleure paella de sa vie, Sarah écouta son amie lui confier que, depuis la rentrée de janvier, les professeurs de Jordan se plaignaient de ce qu'il était de plus en plus renfermé et de moins en moins sociable. Pourtant, ses notes restaient excellentes. C'est alors qu'elle évoqua le syndrome d'Asperger. Les larmes aux yeux, elle expliqua que, plus fréquents chez les garçons, les symptômes étaient détectés en général plus tard que ceux de l'autisme. Elle lui montra une brochure informative qui les énumérait : « maladresse, sociabilité défaillante et bizarreries du comportement ».

Sarah savait qu'on n'en guérissait jamais complètement, mais Courtney disait que cela lui était égal :

— Ce serait un tel soulagement de pouvoir expliquer aux gens pourquoi il est comme ça.

Les deux amies avaient parlé pendant environ deux heures, mais à aucun moment Courtney n'avait mentionné que Jordan était malade.

À présent, Sarah interrogeait du regard la porte fermée des toilettes, souhaitant que Jordan réapparaisse enfin. Qu'est-ce qui prenait tant de temps à ce pauvre garçon ? Comme s'il lisait dans ses pensées, le petit chien traversa la cour détrempée pour aller renifler sous la porte de la cahute en plastique bleu.

Sarah le suivit et frappa à la porte. « Tout va bien, Jordan ? Ça va ? » D'abord hésitante, elle décida qu'en tant que mère ce n'était pas si grave si elle le voyait déculotté. Elle ouvrit la porte et resta pétrifiée, sans comprendre tout de suite le spectacle qui s'offrait à sa vue.

Jordan était assis par terre, tourné vers elle, recroquevillé sur lui-même, la tête penchée sur le côté. Ses cheveux touchaient la cuvette sale. Elle enregistra tous les détails de la scène au ralenti – les yeux blancs, révoltés, le filet de bave grisâtre qui lui coulait du menton, la tache sombre à l'entrejambe de son jean et la mare d'urine sous lui. En le dévisageant, elle finit par voir la seringue plantée là, au creux de son cou.

À la base de l'aiguille s'épanchait un mince filet de sang.

Le jack russell se mit à aboyer, la forçant à réagir.

— Oh, mon Dieu ! Jordan !

Elle le prit par les épaules, le secoua et une petite ampoule de verre, s'échappant du pli de son pantalon, roula par terre. Elle s'en saisit ; à l'intérieur, elle vit un restant de liquide clair.

— Jordan ? Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que tu as fait ?

Elle le secoua de nouveau, ce qui fit osciller la seringue. Sans réfléchir, elle la retira, mais manqua défaillir en voyant les gouttes de sang perler et s'écouler dans le col du garçon, au rythme des battements de son cœur.

Elle fourra l'ampoule dans la poche de son manteau et attrapa le garçon par les aisselles pour le sortir de là. Elle fut vite propulsée hors des toilettes et tomba. La montée d'adrénaline avait été trop forte et elle ne s'attendait pas à ce qu'il soit si léger. Jordan se retrouva sur le dos, face à la pluie, la bouche ouverte, les mains repliées de façon peu naturelle et les doigts tremblotants. Elle souleva l'enfant pour le porter jusqu'à la

fourgonnette; le chien, sur ses talons, aboyait toujours. Elle ouvrit la portière arrière et le fit glisser sur la banquette, au milieu des sacs en plastique pleins de fruits de mer, puis composa le numéro des secours sur son téléphone portable. C'est alors qu'elle se rendit compte qu'elle ne pouvait pas expliquer où ils étaient. Elle ne connaissait ni le nom de la rue, ni celui de la station-service et ne voyait aucun panneau susceptible de la renseigner.

— Tant pis, fit-elle. Je vais l'emmener au Miami Valley Hospital. Pouvez-vous prévenir les urgences ?

Sans attendre que son interlocuteur termine sa phrase, elle reposa le téléphone sur le siège passager.

— Jordan ! Jordan ! s'écria-t-elle alors qu'elle quittait le parking en faisant crisser ses pneus sur le gravier, avant de s'élancer dans les rues, sous l'averse. Ne meurs pas, je t'en prie, ne meurs pas ! Jordan, réponds-moi !

Pour toute réponse, il se remit à vomir. Par-dessus son épaule, elle vit qu'il était pris de convulsions, mais tant qu'elle entendait ses râles, cela signifiait qu'il respirait et qu'elle pouvait continuer à conduire, au lieu de lui faire du bouche-à-bouche... Elle répéta son nom jusqu'à l'arrivée aux urgences, dépassa le panneau *RÉSERVÉ AUX AMBULANCES* et se gara sur le trottoir, à quelques centimètres de la porte d'entrée.

Sans même prendre le temps d'éteindre les essuie-glaces, elle ouvrit la portière arrière, tira Jordan par les chevilles, puis le saisit par les bras. Elle passa tant bien que mal les deux portes d'entrée, le traînant dans le couloir jusqu'à l'accueil, où trois personnes qu'elle connaissait se précipitèrent pour l'aider.

— Sarah ! C'est Danny ? lui demanda Nancy Rhee, tout en soulevant le garçon pour l'allonger sur une civière avec l'assistance d'un aide soignant.

— Non, non, ce n'est pas mon fils. C'est Jordan Kendrick, le fils de Courtney Kendrick. Elle est médecin ici, en obstétrique. Elle doit être là en ce moment.

La réceptionniste bondit sur le téléphone.

Nancy emmena Jordan, prévenant à la ronde :

— Ce gosse fait un arrêt cardiaque !

Puis elle demanda qu'on lui apportât ceci et cela, prononça des mots et des combinaisons de chiffres que Sarah connaissait, pour les avoir souvent entendus dans la bouche de Roy. C'est alors que Sarah sortit l'ampoule du fond de sa poche.

— Il a pris de la drogue ! Tenez ! Il a pris ça !

Une infirmière s'empara de l'ampoule et s'empressa de rattraper Nancy.

Faisant asseoir Sarah sur une chaise, un infirmier lui demanda les clés de la fourgonnette pour aller la garer. Elle les lui tendit sans un mot, confuse de ne pas s'être souvenue de son nom avant d'avoir lu « Alan » sur le badge qu'il portait. Cela faisait deux ans qu'elle n'avait pas remis les pieds sur le lieu de travail de Roy, où elle l'avait également accompagné jusqu'au bout de sa brève maladie. Tout le monde ici avait su avant elle qu'il allait mourir. Pour sa part, elle avait été prise de court par la rapidité et la voracité de ce cancer. Elle se demanda si Roy s'y était préparé, sans rien dire. Le dernier soir, elle s'était assise sur cette même chaise pour attendre sa mère qui devait amener les enfants, au lieu de tenir la main de son mari et d'entendre ses dernières volontés. Elle croyait qu'on allait l'admettre

en soins palliatifs, qu'il leur restait encore un peu de temps...

La réceptionniste annonça : « Le docteur Kendrick descend. » La police arriva avant elle et entraîna Sarah dans une salle vide pour la questionner. Elle leur expliqua ce qui s'était passé et ils la laissèrent repartir.

Sachant qu'elle avait raté l'arrivée de Courtney pendant qu'elle parlait aux policiers, elle interrogea Alan, qui lui expliqua que Jordan avait fait un second arrêt cardiaque et qu'il était en réanimation. Il ajouta que Courtney ne pouvait pas la voir pour l'instant.

Quand elle rentra chez elle, un message l'attendait sur son répondeur. Une voix éplorée suppliait : « S'il te plaît, ne le dis à personne. N'en parle à personne, Sarah, s'il te plaît. » Le ton hystérique de Courtney la fit frissonner. Il y eut un silence, puis un choc sourd, comme si le téléphone était tombé. En bruit de fond, on distinguait l'agitation familière – sonneries et messages – de l'hôpital. Quand Courtney reprit, son ton avait changé. Rassurante et calme, comme si elle estimait de son devoir d'apaiser Sarah (et non l'inverse), elle continua : « Je compte sur ta discrétion, Sarah. Je sais que je peux compter sur toi. On s'en sortira. Tout va s'arranger », puis elle raccrocha.

Ce jour-là, Sarah ne put pas s'occuper du déjeuner pour le club de lecture. Elle avait pris plusieurs heures de retard. Elle appela pour expliquer qu'elle avait eu une urgence et se répandit en excuses. Elle leur ferait cadeau du repas du mois suivant. L'hôtesse se montra aimable et compréhensive. Ne tenant pas en place, Sarah se mit à fabriquer trois branches de lilas en pâte à sucre mauve pâle – elle n'en avait nul besoin, c'était juste pour garder les mains occupées.

Ses mains. Elle massa le petit bleu à l'endroit où le bec de la mère rouge-gorge l'avait blessée et repensa à l'avorton de poussin sanguinolent.

Ce ne fut que bien plus tard dans la journée, en allant chercher les fruits de mer avariés dans la fourgonnette, qu'elle remarqua le sac à dos vert de Jordan, qui était resté au pied du siège passager.